

Politique et éthique de la considération

Plaider pour que la philosophie se rende plus accessible à tous et s'incarne en politique pour améliorer l'interpénétration entre pensée et action, réflexivité et présence vigilante au monde. Pour inscrire chacun dans de nouvelles formes de participation politique, dans une éthique personnelle et collective ré-interrogeable. Pour qu'action et réflexion politiques retrouvent crédibilité et fluidité, rendant chacun réellement co-auteur et non plus simple sujet-assujéti à des dispositifs de pouvoir. Co-construire des outils évolutifs et non dogmatiques, intégrer l'intérêt de "l'autre" quand l'interdépendance entre vivants devient manifeste : une telle éthique partagée, mobile, vivante et évolutive pourrait être à même de mieux relever les défis politiques du climat et de la biodiversité.

Autour d'une éthique

Pour Corine Pelluchon, à la suite de Levinas, un fonctionnement constructif de la communauté politique peut découler de *l'insubstituabilité d'autrui*¹. La justice, dont l'un des rôles est d'abolir les privilèges, doit être contenue dans *l'éthique* : sortir la vie politique de la caricature de démocratie médiatique orchestrée par des puissances financières ou médiatiques endogames² et du conflit permanent sur-joué par ces différents acteurs. Après les utopies politiques, la désolation des relations humaines sur fond de mondialisation et l'absence d'horizon, construire des outils pour re-penser l'être aux autres et la politique. Permettre que les représentations changent avec la prudence d'une humanité gardant mémoires de ses erreurs.

Une *éthique de la considération* cherchant avec prudence et pédagogie à modérer les excès de l'individualisme, rappelant que tout être est engendré, dépendant et entouré ; qui approfondit la connaissance de soi selon trois axes conduisant au terrain politique : éthique intersubjective, vigilance intérieure sur les affects, considération d'autrui. Pour équiper chacun, pour qu'il soit co-constructeur de l'évolution de nos sociétés. Elle conduirait vers ce que Corine Pelluchon nomme un *"nouvel âge du vivant"*, dans une autre relation à autrui, aux animaux et à la nature, avec l'intelligence des fragilités de chacun et des eco-systèmes dans un monde qui nous précède, nous accueille et nous survivra.

Chacun peut élargir son horizon, sans recette religieuse ou idéologique, en intégrant les intérêts des autres vivants, le rapport au corps et à la nature dont il fait partie. Cette politique suppose réévaluation pour chacun de ses façons d'être et de faire, élargit sa sphère d'intérêt et réalise la cohabitation par le *vivre de* : interdépendance du vivant dans le nourrir, et le *vivre pour* [9] : pour les autres dans une société vue comme projet commun. Un tel cadre éthico-politique faciliterait ouverture et co-élaboration par un terrain d'échange pouvant passer par des colloques, mouvements politiques, collectifs de réflexion ou d'action à déployer à partir des existants.

Renouveler nos objets politiques de l'intérieur

- Que signifient en pratique la justice et l'éthique pour une démocratie vivante ?
- Comment consolider nos points d'ancrages communs pour qu'ils soient com-pris de tous ?
- Comment en faire autre chose qu'un vague *Sur-moi* social et policier ?

Lévinas choisit d'ancrer l'éthique dans le *phénomène* qu'est l'autre pour moi. Or c'est dans la relation à autrui que se construit d'abord le collectif. Donc le politique. Pour le citoyen "de base", l'intrusion de la philosophie dans le politique semble donc bien ici nécessaire. Mais la place d'autrui, prise dans ce sens, relève plutôt de l'utopie dans un monde où la concurrence est la loi et le néolibéralisme un pilier central inquestionnable. Caricature de l'évolution, l'adaptation [11] permanente est pour notre époque la seule voie (TINA). L'individu ubérisé est sa propre petite entreprise en déséquilibre permanent, isolé dans une compétition permanente, esclave d'une consommation extractiviste et polluante que portent la mimétique, la concurrence et l'absence d'interrogation de nos réels besoins comme de leurs impacts au nom de la liberté. Une éco-nomie ayant l'innovation comme mantra et la destruction créatrice comme moteur d'une croissance indiscutée qui continue à pédaler pour ne pas tomber, sans regarder l'épuisement du monde qu'elle génère.

Prolongements du *souci de soi*³, intégrant les multiples interdépendances d'un monde fini, donc le respect de tout le vivant dans sa pluralité et dans ses droits à *bien vivre*, le souci de l'autre re-positionne l'individu *inter-essé* à l'*Autre*, dans une interaction révisée avec le collectif agissant. C'est un véritable retournement

1. cf. sa pédagogie mais difficile introduction à la pensée d'Emmanuel Levinas [10]

2. cf. *"Le prix de la démocratie"* de Julia Cagé [2]

3. " *Le souci de soi est éthique en lui-même ; mais il implique des rapports complexes avec les autres*" - n° 356 dans [4]

de perspective que cette éthique opère. Elle garantit la liberté en pensant la *socialité* et non plus contre elle. Cette socialité est construite pour Lévinas, rappelle Corine Pelluchon, à partir du *visage* de l'autre : insaisissable en totalité ou *inconstituable* par la pensée. L'autre est irréductible, *infini* car inatteignable derrière et en son visage. Visage lui-même qui donne une *idée de l'infini* : toujours changeant. Il y a *le dit et le dire* [10].

Cette éthique de la fraternité-sororité ou *adelphité*¹ part de la fragilité et de l'unicité de l'autre, de moi-même et de chacun. Contrairement aux techniques de "ressources humaines" où chacun est ramené à un *autre* généralisé et en réalité interchangeable mais tenu sous une personnalisation fictive, déjà inscrite dans des cadres prédéfinis ; cette éthique apporte une réelle *non-indifférenciation*. Elle dépasse la simple non-nuisance à autrui que devraient garantir nos démocraties. Elle personnalise et marque un arrêt devant chaque personne : pour l'accueillir en un mouvement qui m'atteint en moi-même. Pour ne plus la traiter comme entité généralisée : non comme autre-interchangeable qui reste étranger mais comme *Autrui* unique à en-visager. C'est ainsi une sorte de nouveau *libéralisme* qui diffère du..

"libéralisme politique où les droits subjectifs sont au service de la liberté individuelle, voire de l'affirmation de soi, et l'égalité est surtout une revendication et ce qui limite l'avidité ou le désir de domination de chacun" - [10] p 198

Lavé de ses sinistres grimaces économiques, structuré par la responsabilité et l'hospitalité, il entend dépasser la relation marchande et contractuelle en maintenant toujours le *face à face* dans l'enrichissement nourri de l'infini mystère du visage de l'Autre².

Parfois émergent des objets politiques portant comme une *démocratie délibérative*³ : nouveaux mouvements spontanés (Nuit debout, Gilets jaunes), à visée électorale (municipalisme), pôles de réflexion divers (politique, associatif, académique..). On souhaite évidemment qu'ils soient créatifs et ouverts, capables de maîtriser les rivalités internes et de rester indépendants, d'éviter toute phagocytose par quelques individus, dispositifs de pouvoir ou autres *savoir-pouvoirs* qu'ils auraient eux-mêmes établis, engendrant de nouvelles catastrophes ou un nouvel écœurement. Car sur cet horizon plat où les subjectivités malléables *semblent* libres, une démocratie participative ne risque-t-elle pas d'appeler un tyran à sa tête, aussi organisée et vivante soit-elle ? Ce seul décentrement dans le *face à face* avec *Autrui* qui m'incorpore aux vivants, dans une éthique de la considération, permet-il de contenir toute gouvernementalité envahissante ? Peut-il éviter tout assujettissement technocratique, revisiter le politique (constitution, partis, syndicats) et endiguer le formatage et l'isolement qu'opère le numérique et la *gouvernementalité algorithmique*⁴ ?

Moment de bascule ou dernier avatar du déjà vu ?

Se donner des outils collectifs pour réviser nos logiciels et interroger notre sol permettrait d'envisager la solidarité plus largement face aux délocalisations et divisions du travail qui fragilisent la résilience locale, l'équité et les droits fondamentaux. Tout comme les effondrements de biodiversité et bouleversements climatiques, pollutions, épidémies financières ou de santé qu'accélère la mondialisation et la monomanie de la croissance, quand la liberté individuelle a servi de prétexte aux erreurs, injustices et destructions qui nous affligent, au profit d'une petite élite⁵ auto-érigée en modèle, pourtant improbable, pour la foule consumériste qui persiste à la singer dans la rivalité mimétique⁶.

Sans un renouvellement de l'éthique politique, neutralisant toute dissimulation cynique et autre *stratégie du choc* [6], mais sans angélisme, il s'agit de construire un collectif de cette vigilance partagée, scrutant les terrains, idées, vocables et pouvoirs qui nous traversent. Définir alors ce "*nous*" qui dépasse l'atomisation d'individus en concurrence, dans une fragile république où la politique reste la simple *continuation de la guerre par d'autres moyens*. C'est un *nous* qui tient compte de cet "Autre" dont le *Visage* est un "infini" insaisissable et changeant, qui me le rend *transcendant*, m'interdit le meurtre et m'impose le respect et le partage : parce que je ne pourrai jamais faire qu'autrui n'ait pas existé. Parce qu'il est un autre *moi*, ce membre d'une *humanité-fraternité-sororité* solidaire et interdépendante dans un monde limité à partager, à protéger et à faire fructifier pour tous les vivants, dans cette adelphité héritière des générations passées (plus de morts que de vivants) et responsable des générations futures.

1. R.Sénac : <https://www.sciencespo.fr/cevipof/fr/chercheur/rejane-senac.html>

2. [10] p 192 et suivantes

3. que Corine Pelluchon décrit dans *Les Nourritures* [9] p 286

4. cf. travaux d'A.Rouvroy : <https://unamur.academia.edu/AntoinetteRouvroy>

5. Actant l'irréversibilité des changements en cours, les riches se replient sur la défense de leurs intérêts « non négociables » : Dérégulation, explosion des inégalités, bunkérisation et dénégation des mutations climatiques. On ne fait plus semblant de partager la terre comme l'analyse Bruno Latour dans [8]

6. sur ce concept : cf. l'œuvre de René Girard

Refonder une communauté *citoyenne du monde*, sur une éthique politique de la considération réciproque, où les droits et devoirs ne sont pas que simple police, mais lieux de co-construction d'un *devenir ensemble*, respectueux de la vie sous toutes ses formes : dans l'interdépendance symbiotique et l'infinie richesse d'une inextricable complexité en perpétuelle évolution. Urgente "co-construction" à toutes les échelles, sans perdre de vue de quoi l'humanité a été et est encore capable dans ses aventures totalitaires, sans jamais oublier que la myopie de nos politiques consanguines de la finance extractiviste et cynique fait partie de notre responsabilité et ne désertera pas le terrain d'un claquement de doigt. Parler le langage (*logos*) complexe de notre "Terre-maison" (*oïkos*), une éco-logie ou économie symbiotique [3] affinée où l'éthique pilote la cité.

Revivifier la démocratie sans révolution ?

Devant l'inaction, on voit fleurir des appels à désobéir. Si *Dire non ne suffit plus* [7], comment faire entendre ces urgences assez fortement dans le champ politique ? Comment revivifier la citoyenneté chez ceux qui n'ont pas les moyens, la culture ou plus sûrement le courage de la désobéissance civile ?

"La désobéissance civile s'appuie sur la constitution d'un collectif exprimant le refus d'être gouverné "comme cela". En deçà des prises de positions individuelles exprimées par des bulletins de vote sagement glissés dans l'urne - et dont on voudrait croire qu'ils résument la démocratie, il s'agit de revenir à l'essence vivante du contrat : nous faisons corps, nous faisons société en désobéissant collectivement, en portant un projet alternatif de vivre-ensemble, en faisant vibrer une promesse sociale : le tissage des pluralités, et pas la construction d'une unité de tous, prix du renoncement de chacun (...)

La démocratie, ce n'est pas tant un régime politique parmi d'autres qu'un processus critique qui les traverse tous et les oblige précisément à être "plus démocratiques". Elle est une exigence de liberté, d'égalité, de solidarité. Cette exigence, qui fait désobéir, c'est la "démocratie critique".
- [5] p 159-160.

Positionnement respectueux des institutions tant qu'elles fonctionnent bien et donc laissent de la place à leur propre mise en cause : au contraire de l'absence d'interrogation qu'est le ronronnement médiatique des croyances économiques intouchables. Nourrie d'une éthique de la considération qui pourrait tenter de relever le défi d'un renouveau démocratique, cette vision du collectif politique n'est pas un modèle mais une façon de faire, pas du *clé en main* mais la place laissée à l'incertitude irréductible, à l'inconnue comme ouverture, à l'Autre comme Visage.

"Les meilleures théories ne constituent pas une protection bien efficace contre des choix politiques désastreux ; certains grands thèmes comme "l'humanisme" peuvent servir à n'importe quoi (...) je n'en conclus pas qu'on peut dire n'importe quoi dans l'ordre de la théorie ; mais au contraire qu'il faut avoir une attitude exigeante, prudente, "expérimentale" ; il faut à chaque instant, pas à pas, confronter ce qu'on pense et ce qu'on dit à ce qu'on fait et ce qu'on est." - Michel Foucault ¹

C'est de ce dialogue *expérimental* entre la philosophie et la politique que pourrait croître cette énergie d'une éthique en politique : basée sur la considération, l'ouverture du sujet aux autres et au monde commun. C'est beau comme une utopie qui appelle donc surtout : de la vigilance... La démocratie est à réinventer chaque fois qu'elle échoue dans son fonctionnement.

A la fin de *L'impérialisme* [1], Hannah Arendt analyse l'échec de la démocratie européenne du début du XX^e siècle qui a conduit au nazisme et à la *shoah* par la destruction progressive de l'individu en tant que personne : la destruction de la personne juridique puis psychologique par sa fusion dans la masse indifférente où il ne compte plus pour rien. Le totalitarisme est ainsi destruction du politique et de ses conditions de possibilité que sont la spontanéité et la capacité humaine d'initier quelque chose de nouveau.

" Être fondamentalement privé des droits de l'homme, c'est d'abord et avant tout être privé d'une place dans le monde qui donne de l'importance aux opinions et rende les actions significatives" ².

Arendt identifie cette évolution dans le refus par les états, pourtant terreau des droits de l'homme, de toute solution digne concernant les "apatrides" issus des minorités de l'Est et du Sud après le traité de Versailles de 1919. Le nazisme "résolvant" -horriblement- le problème en ramenant les "droits de l'homme" au "*signe manifeste d'un idéalisme sans espoir ou d'une hypocrisie hasardeuse et débile*" ³. " Ainsi l'absence d'accueil des migrants aux frontières de l'Europe est le signe actuel de cette limite de nos démocraties, comme l'a souligné Judith Revel dans son article ⁴ :

1. [4], n° 341, tome 2 p 1404

2. [1] p 599

3. [1] p 564

4. "Ne pas faire vivre et laisser mourir" ; *Esprit* juillet-août 2018 : <https://bit.ly/2XeESeD>

"Notre humanité n'est pas loin de se retirer de nous-mêmes, mais nous sommes trop aveugles pour comprendre que se joue là notre nom d'hommes et de femmes. La réinvention de l'hospitalité, la constitution d'un commun des humains, passe au contraire, et de manière infiniment urgente, par une condition absolue : la ré-appropriation du temps de la politique."

Absence d'accueil de l'autre et absence de réaction mondiale face aux enjeux du climat, de la biodiversité, ou d'un génocide où qu'il soit ; co-signent le retrait du politique derrière la raison économique. Inventer d'autres chemins en usant des outils que l'humanité s'est déjà donnés pour le progrès social : corps intermédiaires, monde associatif, ESS, aide internationale, jusqu'à l'ONU... Se ré-approprier la gestion du proche, du commun et du quotidien par une éthique partagée ; mais avec la prudence de l'œil qui sans quitter la route regarde dans le rétroviseur. Peut-être devrions nous tenter cette éthique pour agréger les différences et déjouer les pièges des structures, du "progrès", des statuts et des statues, pour ne pas fabriquer un nouveau monstre déjà croisé. Et donc en essayant toujours de *ne pas être trop gouverné*, quel que soit l'outil de cette gouvernementalité : partis, discours, hiérarchie, dispositif, intelligence artificielle, idéal, ... ou soi-même comme un sur-moi envahissant et pourtant parfois nécessaire.

Références

- [1] Hannah ARENDT. *Les origines du totalitarisme*. Quarto-Gallimard, (1948) 2002.
- [2] Julia CAGÉ. *Le prix de la démocratie*. Folio actuel, 2019.
- [3] Isabelle DELANNOY. *L'économie symbiotique*. Actes Sud, 2017.
- [4] Michel FOUCAULT. *Dits et écrits, tomes 1 et 2*. Quarto-Gallimard, 2001.
- [5] Frédéric GROS. *Désobéir*. Champs - essais, 2019.
- [6] Naomi KLEIN. *La stratégie du choc*. Actes Sud - Babel, 2013.
- [7] Naomi KLEIN. *Dire non ne suffit plus*. Actes Sud, 2017.
- [8] Bruno LATOUR. *Où atterrir ?* La Découverte, 2017.
- [9] Corine PELLUCHON. *Les nourritures*. l'ordre philosophique- Seuil, 2015.
- [10] Corine PELLUCHON. *Pour comprendre Levinas*. la couleur des idées- Seuil, 2020.
- [11] Barbara STIEGLER. *Il faut s'adapter*. nrf-essais, 2019.